

LE FETE NATIONALE

Petite méditation.

Le 24 juin n'est pas marqué cette année, du moins dans l'ensemble de la ville de Montréal, par des manifestations éclatantes : sauf dans quelques paroisses, qui ont bien voulu prendre l'initiative d'un cortège et de feux d'artifices, la fête nationale n'a été célébrée par une cérémonie religieuse, la plus importante de toutes, il est vrai, nous voulons dire la messe.

La Saint-Jean-Baptiste a donc revêtu un caractère de recueillement propre à la méditation, et il convient de méditer, en ce jour, sur notre race, sa situation, son avenir.

A quelqu'un qui lui demandait, après les jours sombres de la Terreur, ce qu'il avait fait pendant la révolution, l'abbé Sieyès répondit : J'ai vécu.

Nous aussi, Canadien-français, nous avons vécu. Les 60,000 colons que la France laissait sur les rives du Saint-Laurent lors de la Cession sont devenus plus de 2 millions dans le Dominion, sans parler du million qui s'est fixé aux Etats-Unis. Nous sommes plus d'un million et demi dans la province de Québec seulement ; plus de 200,000 dans l'Ontario ; 30,000 dans l'Alberta et autant dans la Saskatchewan ; près de cent mille dans le Nouveau-Brunswick, d'où les gens de notre race étaient, comme on sait, chassés jadis avec la dernière brutalité ; plus de 50,000 dans la Nouvelle-Ecosse et plus de 30,000 dans le Manitoba. Nous avons vécu, certes ! Et cela est très beau, si beau que l'on a pu, en France, où l'on souffre du fléau de la dépopulation, parler de " miracle canadien ". Et le miracle canadien n'est pas, Dieu merci, une chose

du passé, puisque, ces jours derniers, mourait, dans le comté de Rouville, un vieux Canadien-français, vrai patriarce, qui laissait, disséminés par toute l'Amérique du Nord, 572 enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants !

Nous avons vécu ; mais cela suffit-il ?

Sans doute, pour les races comme pour les individus, la première nécessité, c'est de vivre. Nous l'avons fait. Et, maintenant que la lutte pour la vie nous donne quelque répit, il nous reste encore à accomplir une autre partie, non moins importante et non moins difficile, de notre devoir : Il faut que nous nous montrions dignes de nous-mêmes, de la grande race dont nous sommes issus, des gloires de notre passé historique et des ambitions qu'elles nous permettent d'avoir pour l'avenir.

Tel saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-français, nous devons être, en terre américaine, des précurseurs. On nous l'a dit depuis longtemps, et on nous le répète souvent. Ce rôle est glorieux, et nous devons en être fiers ; mais il est difficile, et nous devons nous y préparer de toutes nos forces.

Si, depuis la Cession, nous sommes devenus plus nombreux que, peut-être, aucun autre peuple de race blanche, dans le même temps, il nous reste, maintenant, à atteindre à la qualité.

On dit, et avec raison, que le Canadien-français est naturellement bien doué. Ce serait pour notre malheur si, fiers de cet avantage, nous nous contentions de nous en vanter, sans nous efforcer de cultiver, d'accroître et de mettre en valeur nos talents naturels. Ainsi qu'il est dit dans les Evangiles, le Créateur demandera à chacun des comptes d'autant plus sévères qu'il l'aura doté plus généreusement. Ce que nous avons, ce que nous sommes, et ce que nous